

les jours. Sûr d'avoir bien fait, fidèle à ses convictions comme à son devoir, M. le docteur J. Emery-Coderre demeurera toujours prodigue de sa vie, et sur son tombeau on inscrira comme sur celui de Bœrhavæ cette belle et simple épitaphe :

*Simplex Sigillum Viri.*

L. A. FORTIER,  
Ancien élève.

## LES ÉPLUCHETTES

**N**os cultivateurs ont souvent le secret de joindre l'utile à l'agréable ; assistez à leurs *épluchettes* de blé-d'inde, à l'autonne, et vous m'en direz des nouvelles.

Les *épluchettes* sont synonymes de « réjouissances. » Ce sont des veillées où, tout en s'amusant le mieux possible, on fait surgir tout autour de soi des monceaux de feuilles de blé-d'inde et des pyramides de blancs épis.

Ces veillées se succèdent suivant un programme aussi attrayant que varié : « Lundi, *épluchette* chez José, avec rondes, menuets et rigodons ; mardi, *épluchette* chez Baptiste, avec chansons comiques, jeux, récits de revenants ou de loups-garous, etc., » et ainsi de suite, tant qu'il y a des épis de blé-d'inde à effeuiller dans les diverses maisonnettes du canton.

Fait extraordinaire, ce programme n'a jamais vu le jour dans les colonnes d'un journal. Il suffit de le répéter de vive voix, de voisin à voisin, et personne ne manque à l'appel.

On s'explique assez facilement cet empressement général par le fait qu'au cours des *épluchettes*, chaque âge rencontre son amusement favori : les vieux racontent ou jouent aux cartes, les jeunes dansent au son des violons ou chantent avec accompagnement des accordéons et des concertinas, quant aux amoureux—ils sont toujours les mêmes partout—ils font danser les feuilles de leur blé-d'inde de manière à pouvoir conter fleurette à Françoise ou à Catherine, et l'un d'eux vient-il à découvrir, par hasard, un épi aux grains rouges, aussitôt il est auprès de sa belle, faisant la révérence et fredonnant :

Ma chère Joséphine,  
Allons gué,  
Ma chère Joséphine,  
Ne soyez pas fâchée,  
Ma luron lurette,  
Ne soyez pas fâchée,  
Ma luron luré,

Si pour ce blé-d'indé,  
Allons gué,  
Si pour ce blé-d'indé,  
Je demande un baiser,  
Ma luron lurette  
Je demande un baiser  
Ma luron luré !...

Joséphine est-elle un peu superstitieuse, l'échange à lieu, séance tenante, aux applaudissements de tous, et le jeune Baptiste, tout fier de son exploit, se remet à l'œuvre avec une nouvelle ardeur prêt à recommencer le refrain si l'occasion s'en présente encore.

En un mot, on se dirait en plein carnaval, avec cette différence cependant, qu'aux *épluchettes* on ne se rompt pas les côtes en pure perte en glissant sur des montagnes russes, mais on savoure avec délices les fines reparties de la bonne vicille gaieté gauloise et l'on se quitte avec la satisfaction d'avoir contribué à apprêter un produit très apprécié dans l'économie domestique

*Dr. M. Ducharme*

## VISITES DE L'AN

**J**'ai connu un temps où il n'était pas possible de ne pas aller présenter les souhaits du nouvel an, non seulement à ses amis, mais encore aux amis de ses amis et aux amis des amis de ses amis. On était abimé de souhaits de la part de gens qu'on n'avait jamais vus, mais qui ce jour-là, se croyaient indispensables

à la moindre petite bonne fortune qui pourrait vous arriver dans le cours de l'année. Ils ne vous connaissaient pas ; mais c'était pour eux comme une manière d'introduction afin de ne pas être oubliés à vos bals ou à vos soirées du carnaval, et ils choisissaient précisément le jour où le nombre de vos amis vous accablait pour y ajouter encore celui des inconnus. Il y avait des individus qui préparaient huit jours d'avance la liste de ceux qui devaient subir leurs félicitations de nouvelle année, qui en parlaient à tous ceux qu'ils rencontraient dans l'intervalle, leur demandaient d'augmenter encore leur liste de victimes, et qui, le terrible jour venu, avaient bien garde d'en oublier une seule.

Un coup de sonnette se faisait entendre. La porte s'ouvrait incontinent :

—Madame reçoit-elle ?

—Oui, monsieur, entrez.

L'inconnu était déjà au salon. Moment de surprise ; un peu d'étonnement... Mais on revenait vite ; le monsieur avait déjà ébauché son :

—Je vous souhaite une heureuse année, madame.

—Merci, monsieur, moi aussi.

—Il fait assez froid aujourd'hui, madame.

—Oui, monsieur, il fait pas mal froid.

—Hier, il faisait plus doux, madame.

—En effet, monsieur, il faisait plus doux hier.

—La température pourrait changer d'ici à demain.

—Oui, cela est possible, monsieur.

—Votre santé a toujours été bonne, madame ?

(Ordinairement on gardait cette phrase pour les femmes dont l'embonpoint, au-dessus de tout égo, en imposait aux regards les plus distraits.)

—Oui, monsieur, merci, comme vous voyez.

Ce « comme vous voyez » eût été de trop dans une autre circonstance ; mais le jour de l'an étant spécialement réservé aux paroles qui ne signifient rien ou qui attirent l'attention sur ce qu'on ne peut pas s'empêcher de voir, on trouvait que c'était encore assez bien finir sa phrase.

Après cette conversation, comme on ne trouvait plus rien à dire, absolument rien, on restait de part et d'autre dans une expectative embarrassante et l'on attendait anxieusement un nouveau coup de sonnette annonçant un nouveau visiteur qui dirait exactement les mêmes choses.

A. BUIES.

## L'ANGE QUI N'EST PLUS

Que Dieu leur a caché de cruelles tempêtes  
A ces frères épis moissonnés dans leur fleur !  
Craignant pour eux l'autonne il a soustrait leurs têtes  
Aux vents froids du malheur.

Dr A. MORRISSET.

**S**es jolis petits bras se sont raidis, ses grands yeux se sont fermés, ses lèvres ont revêtu un sourire céleste, et l'enfant que nous aimons n'est plus !

Maintenant, pour tous la table est grande, les chambres sont vides, les soirées sont longues, la maison est remplie de souvenirs navrants et d'échos douloureux. Les joyeux éclats de sa voix ne se font plus entendre à l'oreille, mais la pensée les retrouve encore par le souvenir du cœur dans les moindres bruits de la maison. L'âme a beau s'élançer suppliante dans l'espace et appeler en gémissant celui qui était le charme de notre existence, le silence de la mort seul répond.

La mort fauche continuellement, à droite, à gauche, devant, derrière, partout et toujours ; mais on dirait que c'est surtout parmi ceux à qui la vie semble sourire qu'elle se plaît à choisir ses victimes. Elle semble même parfois pardonner aux délaissés de la Terre pour s'attaquer à ceux pour qui l'existence paraît n'avoir que des joies. Ses coups sont si terribles et si imprévus, qu'ils ne laissent à ceux qui survivent qu'une grande douleur et de cuisants regrets avec le souvenir d'une plus douce félicité. En face de ces coups, les lèvres restent muettes et la plume est impuissante à décrire les sentiments qui nous animent.

Pourquoi ces petits anges viennent-ils, comme de gais pinsons, jeter leurs notes joyeuses dans nos demeures, effleurer de leurs ailes les plus saintes affections, attacher mille et une pensées

sur les objets qu'ils ont touchés, pour s'en retourner bien vite dans leur beau paradis ? Pourquoi plusieurs de ces chers enfants, comme celui que nous venons de perdre, laissent-ils un douloureux souvenir des derniers jours qui ont marqué leur passage dans nos familles ? Ah ! pourquoi Dieu reprend-il les jolis petits anges qu'il donne aux mamans !...

Jusqu'à présent, j'avais toujours cru que la mort d'un enfant était peu de chose, et la rencontre de ces petits cercueils, que tous les jours nous croisons sur notre chemin, me laissait indifférent ; mais, témoin de la douleur d'une mère à qui Dieu sans pitié arrachait presque subitement l'enfant bien-aimé, devant un tel désespoir maternel, j'ai compris combien un chérubin pouvait emporter de bonheur dans son cercueil tout petit. Et moi aussi j'ai pleuré. J'ai pleuré à la vue de cette pauvre mère désolée qui semblait ne pouvoir jamais combler le vide immense laissé par l'enfant que la mort lui enlevait. J'ai pleuré à la vue de cette pauvre mère qui semblait ne pouvoir se plier aux exigences du sort et qui semblait perdre une partie d'elle-même en voyant s'éloigner ce cortège funèbre que je suivais, le cœur navré, et qui emportait celui que nous avons tant aimé.

Consolerez-vous, bonne mère ! Dieu avait besoin d'un ange au ciel, il a pris le vôtre. Vaudrait-il mieux pour lui qu'il eut un rang parmi les hommes que d'occuper une place glorieuse parmi les esprits bien-heureux ? Quel bonheur aviez-vous à lui promettre sur cette terre ? C'est nous que nous aimons dans ceux dont nous pleurons la perte ; si nous les aimions pour eux-mêmes, nous saurions presque nous réjouir de leur délivrance. Le bonheur n'est point une de ces fleurs que l'on peut cueillir ici-bas ou du moins elle est de toutes les fleurs celle qui se fane le plus vite.

Courage donc, mère dévouée, et sachez vous souvenir que des vivants réclament une part de vos affections, qu'il y a à vos côtés d'autres enfants qui ont besoin de vivre de votre parole, de votre chaude tendresse et de votre sourire. Que cette pensée vous rende plus forte et plus courageuse dans une vie que le sourire de votre Albert n'éclairera plus.

CHARLES.

Montréal, décembre 1887.

## LE JUGEMENT DE SALOMON EN CHINE

Voici un vieux conte populaire chinois qui ressemble d'une façon frappante à une légende biblique, le jugement de Salomon :

« Deux femmes se présentèrent devant un mandarin. Elles apportaient avec elle un petit enfant, et chacune protestait avec vivacité qu'elle en était la mère. Le mandarin demeura très embarrassé. Il alla consulter sa femme qui était une personne sage et avisée, dont l'opinion était très considérée, dans le voisinage.

« Elle demanda cinq minutes pour réfléchir. Au bout de ce temps, elle dit :

« — Que les serviteurs aillent attraper un gros poisson dans la rivière et qu'ils me l'apportent vivant.

« Cela fut fait.

« — A présent, dit-elle, apportez-moi l'enfant ; mais ne laissez pas entrer les femmes.

« Cela aussi fut fait. Alors la femme du mandarin fit déshabiller le petit enfant et mettre ses vêtements au poisson.

« A présent, emportez cet animal et jetez-le dans la rivière à la vue des deux femmes.

« Le serviteur obéit et jeta le poisson dans l'eau, où il se débattit, agacé par son maillot.

« Sans une seconde d'hésitation, l'une des mères poussa un cri et se jeta dans la rivière pour sauver son enfant.

« — C'est la vraie mère, dit la femme du mandarin.

« Et elle ordonna de la retirer de l'eau et de lui donner l'enfant.

« Le mandarin approuva d'un signe de tête et pensa en lui-même que sa femme était la personne la plus sage du royaume. »